

Annales

<http://Trempey.ugam.ca/Annales>

23 mai 2000. Elle naquit le 23 mai 1927, aima un homme et mit au monde cinq enfants. Jamais elle ne baissa le regard et ne se plia que pour donner à ses enfants leurs rêves. Le six mars elle est partie.

Elle me fit à son image.

Forte, elle me posa sur un socle fidèle. Amoureuse, elle m'insuffla le désir, généreuse m'apprit la grâce du don, curieuse m'introduisit à l'écriture et, intelligente, elle m'en montra les bornes.

Ses seins m'instillèrent la richesse qui ne meurt.

Je suis resté pour la continuer, stérile branche d'un arbre éternel. Dans mes soupirs elle soupire.

Je suis seul dans ma vie minuscule. Attends-moi. Je ne suis jamais en retard, tu le sais.

24 mai 2000. La réincarnation ? Certes elle existe. Tellement présente qu'on ne la voit même pas. Comme l'air, comme le brigandage des friqués, les niaiseries des professeurs et les âneries des journalistes. Les femmes s'incarnent. Si simple et naturel, que ça donne le vertige. Les chrétiens, qui dans l'art de la complication sont rois, y ont mis tout le paquet : c'est Dieu en personne qui s'incarne dans l'utérus de Marie. Tout ça pour cacher que c'est Marie qui s'incarna en Jésus.

Dieu peut tout, s'il veut. Une mère aussi. Mais alors, où sont les dieux et les mères de ces Talibans qui, entre deux lapidations, coupent les mains des voleurs ? Où

sont les femmes de ces Talibans ? Je veux bien croire que 60 % d'entre eux sont pédés et 39 % impuissants, mais pourquoi parmi les femmes du 1 % qui reste il n'y en a pas au moins une qui arrache les couilles de son homme, les mâche comme jadis les paysans le tabac de Virginie et les crache à la figure des barbus dans la mosquée de Kaboul ? Allah, t'as assez déconné. Fais un effort. Imite ton fils Jésus (pour la lapidation), ton fils Sade (pour les couilles). Vas-y, arrête ces pervers à barbe, donne-leur une coupe de main.

À propos de mains coupées. Grimm : la fable sur une fille belle et malheureuse, par exemple, avec un père niais, par exemple, qui croit que le diable a besoin d'un pommier, par exemple, et qui lui cède (au diable) ce « qui se trouvait derrière son moulin », par exemple, mais derrière le moulin il y un pommier et une belle fille, par exemple, et qu'est-ce qu'il préfère le diable ? La belle fille, par exemple, et puis le père, par exemple, toujours avec le diable aux trousses, par exemple, coupe les mains de sa fille, par exemple et un roi, « comme elle était si belle », par exemple, lui fait des mains d'argent et l'épouse, par exemple, mais le diable, par exemple, crée de nouveaux troubles et sépare les deux, par exemple, mais Dieu fait repousser les mains à la belle, par exemple, mais alors son mari ne la reconnaît pas, par exemple, mais un ange montre au roi les mains d'argent, par exemple, et le convainc qu'il a la bonne femme, par exemple. Et ils « vécurent dans la joie jusqu'à leur heureuse mort ».

Morale de la fable : pour vivre dans la joie il faut être riche, se faire couper les mains et avoir le soutien de Dieu.

25 mai 2000. Elle prit un express allongée. Je pris une courte tisane.

26 mai 2000.

Je (Iketnuk) dis

Que lui (Ezra Pound) dit

Que Kung dit :

« Respectez les facultés de l'enfant,

Dès l'instant où il inhale l'air clair

Mais un homme de cinquante ans qui n'a rien appris

N'est digne d'aucun respect. »

Je (Iketnuk) rajoute : Kung (que je connais encore moins que Shou-Krou'te) m'a l'air d'un doltonien. Un autre de l'armée des droits des bébés. Dieu sait le respect que j'ai pour F. Dolto quand elle parle de l'orgasme des femmes (avec moi, elle est une des seules personnes qui en a compris la psychanique), mais, sapristi, quelle tarte quand elle parle des enfants !

Je (Bator) dis

Que lui (Ezra Pound) dit

Que Kung dit :

« Quiconque peut aller jusqu'à l'excès :

Il est facile de dépasser la cible,

Il est difficile de rester invariable dans le milieu. »

Je (Bator), rajoute : Kung (le fou qui voulait empêcher la chute des fleurs d'abricotier) savait de quoi il parlait. « Ce qui est facile est difficile » a dit le sage avant de mourir (ce n'était pas Nestor).

27 mai 2000. Inscription au forum de discussion de *Libération* sur le freudisme. Sans intérêt. Et c'est normal. Les forums sont l'équivalent des discussions de café avec en moins la présence physique, donc ne sont rien — du point de vue de la discussion. Un lieu de cris et de plaintes. Utile, certes, comme le psy. De l'agora, au café, à Internet ? Internet comme une nouvelle agora ?

Je ne vois pas comment. Ce qui me semble certain, c'est que les tenants de la démocratie électronique se fourrent le doigt dans l'œil s'ils croient que les forums sur Internet font avancer quoi que ce soit. Comme les tenants de la démocratie tout court quand ils disent que celle-ci est fondée sur la libre discussion.

Pérou. Fujimori est le seul candidat à la présidence depuis que A. Toledo s'est retiré de la course pour protester contre les manœuvres anti-démocratiques du président. Clinton lui dit de faire attention s'il ne veut pas que les États-Unis se fâchent : « des élections libres, justes et ouvertes sont les fondements d'une société démocratique ». Libre et juste sont devenus des attributs des élections. *Democracy is coming from the USA.*

28 mai 2000. Saint Augustin. Le grand maître des enculés. Ce saint a fait plus de mal au genre humain que Blair, Berlusconi, Bouchard, Diana et *Le Nouvel Obs* réunis.

La mer avec un dé à coudre tu n'as pas su vider

Ton dé était troué

Le racisme et l'imbécillité ta grâce nous a donnés

Et Hitler est né

Le commencement du langage tu voulais expliquer

Ta langue t'a berné

Sur jeunesse, femmes, plaisir et corps tu as craché

Tes couilles étaient blasées

Avec les balbutiements de l'âme le monde tu as émasculé

Rousseau tu nous a collé

Après avoir écrit cet hymne, dans la joie, je me suis aperçu que le 28 mai ce n'est pas la fête du bon Augustin, c'est-à-dire du mauvais. Le bon, c'est-à-dire le mauvais, celui du *noli fora te ire* pour nous entendre,

qui naquit à Thagaste en 354 et mourut à Hippone en 430 et qui écrivit les *Confessions*, *La Cité de Dieu* et *De trinitate*, pour ne citer que quelques-unes de ces *herd-books*, est fêté le 28 août.

Le 28 mai, c'est la fête de l'autre Augustin, « bénédictin de Rome, Augustin fut, en 597, envoyé en Angleterre par le Pape saint Grégoire I^{er}, avec quarante autres moines, pour évangéliser les Anglo-Saxons. Il s'établit près de Cantorbéry, alors capitale du royaume. Par sa parole et le rayonnement de sa sainteté, il convertit le roi, qu'il baptisa avec un grand nombre de ses sujets ». Mais les *complicationes Augustinianae* ne s'arrêtent pas ici. Dans le calendrier de la *Pléiade* (comme dans *Le petit Robert* des noms propres), il est écrit que la fête de l'autre Augustin, c'est le 27 mai, tandis que le *Missel quotidien des fidèles* (par le R.P.J FEDER s.j., éditions Maison Mame) parle du 28 mai. Passéiste et amant de l'autorité comme on dit que je suis, j'ai préféré me fier au calendrier du missel plutôt qu'à celui de la *Pléiade*. Quand on publie un missel, on ne publie pas n'importe comment :

- *Nihil Obstat* à Toulouse le 20 juin 1961 par A.-G. Martimort, Directeur du centre de Pastorale Liturgique.
- *Imprimi potest* à Reims le 28 juin 1961 par E. Pillain s.j. Provincial.
- *Imprimature* à Tours le 10 juillet 1961 par † Louis, Archev. de Tours.

N'ayant pas la patience d'attendre le 28 août (anniversaire de Tolstoï et Goethe), pour remonter un peu le moral, voici une courte liste (pas en ordre alphabétique) d'anti-augustiniens, c'est-à-dire de gens qui n'avaient pas de dés à coudre troués, ni d'âme molasse, ni de mépris du corps, etc. : Saint-Thomas d'Aquin, Nietzsche, Pound, Colleoni, Joyce, Lénine,

Ducharme, Madonna, Guevara, Valéry, Flaubert, Rommel, Dante, Bohr, Gengis Khan, Sollers, Montale et, pour ne pas pécher par humilité, Iketnuk.

La fin d'un événement ou d'une personne (ce qu'on appelle normalement la mort) c'est une occasion d'en parler en bien. Même Dieu, pour reprendre du poil de l'agneau, a dû mourir. Même Maurice Richard (dans une entrevue : Maurice Richard est important pour le Québec comme Diana pour l'Angleterre).

29 mai 2000 *Semences et larmes en vain versées* (Vittorio Sereni devant des tombeaux d'enfants).

La mort ne court pas inlassable d'un corps à l'autre. Elle naît avec la vie et s'accroupit dans un coin de l'âme où elle tisse sa robe pour la grande sortie. Comme la vie, elle s'agite pour défendre sa place. Il lui arrive de s'endormir et de nous laisser dans l'illusion d'une vie éternelle ; mais... comme ça... comme par hasard... elle se réveille et se lève du mauvais pied. Elle s'en veut et nous en veut à mort, car elle n'aime pas perdre conscience et risquer de perdre sa vie dans le sommeil. Elle devient agressive et, si on ne veut pas qu'elle coupe le fil trop tôt, il faut réaménager son coin, lui sourire, s'occuper d'elle, lui dire qu'on sait qu'elle est bien vivante et prête à nous avoir quand bon lui semblera. Malgré nos cajoleries, elle décidera un jour que c'en est assez. Elle abandonne son coin et, dans sa robe auguste tissée d'ombres et de mystères, elle occupe toutes les clairières de l'âme. Elle nous a. Pendant un long instant, elle nous a. Un long instant dans le noir. Et puis... les immortels chevaliers de la souvenance arrivent et la repoussent dans son coin obscur où elle tissera à nouveau une robe vaine.

La mort meurt.

30 mai 2000 Ce n'est pas la légèreté de Robert Walser. Ce ne sont pas des ailes de vanesses qui ventilent de frêles âmes. C'est du solide. Du Spielberg, par exemple. « Une flèche le perce au milieu de la poitrine ; sa main mourante lâche les rênes et il glisse lentement de côté sur l'épaule droite de sa monture. » C'est le premier fils de Niobé qui meurt comme un cow-boy dans un film des années cinquante. De Niobé qui veut que le peuple lui fasse des sacrifices au lieu d'honorer la déesse Latone qui n'a su engendrer que « la septième partie des fruits de (son) ventre ». Niobé, dont l'orgueil condamnera à mort les quatorze enfants. « Une flèche a pénétré en vibrant dans le haut de son cou et le fer sort, mis à nu, hors de sa gorge. » Et c'est le deuxième fils, Sipyle. « Une flèche les transperce dans l'attitude où ils étaient, liés l'un à l'autre. Ils gémissent ensemble ; ensemble, courbés par la douleur, ils s'abattent sur le sol. » Deux autres, d'un seul coup. Et puis le cinquième : « Le jeune homme arrache la flèche, mais une partie de ses poumons vient avec la pointe. » Et encore le sixième et le septième. Et puis les sept filles. Un scénario parfait, signé Ovide, pour un film sur l'amour maternel et l'orgueil écrasés par les dieux.

Ce n'est pas la réflexion de Primo Levi. Ce ne sont pas les *musulmans* (ceux qui ont perdu toute forme humaine) mais les *canadas* (ceux qui sont en forme et transportent les *musulmans* vers...). C'est dur, brutal, cinématographique. Pas les jeux intellectuels ingrats à la Claude Lanzmann. Un autre scénario, aussi hollywoodien que le premier, aussi puissant. L'amour maternel et l'esprit de survie écrasés par les *canadas*. Cette fois ce n'est pas Ovide mais un jeune écrivain polonais qui signe : Tadeusz Borowski. « *Il n'est pas à moi, monsieur, pas à moi !* Elle crie, hystérique, et elle court, couvrant son visage avec ses mains. Elle veut se cacher,

elle veut rejoindre ceux qui n'iront pas sur les camions, ceux qui iront à pied, ceux qui resteront vivants. Elle est jeune, en santé, belle. Elle veut vivre. Mais l'enfant la suit, hurlant : *Maman, maman, ne me laisse pas* ». Elle ne se sauvera pas. Le *Russki* du *Kommando* lui jettera l'enfant entre les pattes après l'avoir frappée et jetée dans le camion comme « un sac de semences ».

Elle est mère mais elle est aussi jeune, en santé, belle. Elle veut vivre.

Encore Borowki. Fort, simple. Prêt pour le cinéma. « Et d'un coup, au-dessus de la foule grouillante avançant comme un fleuve poussé par une puissance invisible, une fille apparaît. Elle descend légère du train, saute sur le gravier, regarde autour d'un air interrogateur, comme surprise. Ses doux cheveux blonds sont tombés comme un torrent sur ses épaules, elle les jette en arrière avec impatience. (...) Ici, devant moi, il y a une fille, une fille avec des splendides cheveux blonds, avec des seins magnifiques, portant un petit chemisier en coton, une fille avec une lumière sage et mûre dans les yeux. Elle est ici, ses yeux dans mes yeux, en attente. Et là, la chambre à gaz. »

Tadeusz Borowski ouvrit le gaz le premier juillet 1951.